

**VIIe Conférence Internationale d'Histoire Urbaine**  
**Association européenne d'Histoire**  
**La ville européenne: approches comparées**  
**Athènes-Le Pirée 27-30 Octobre 2004**

Jean Boutier

(EHESS, Marseille, FRANCE)

**L'espace résidentiel de la noblesse florentine**  
**(XVIe-XVIIIe siècle)**

Depuis une trentaine d'années, l'histoire urbaine a repris et réexaminé l'importante question de la production, et de la division sociale de l'espace urbain. Longtemps marquée par une réflexion en termes de ségrégation (formes d'exclusion, constitution de ghettos de toutes sortes)<sup>1</sup>, elle s'est enrichie récemment d'enquêtes qui ont dépalcé l'approche de la vielle considérée dans son ensemble aux éléments qui peuvent la constituer, quartiers, « grands ensembles », rues<sup>2</sup>... Des modalités différentes de l'organisation sociale de l'espace urbain ont alors été mises en évidence, caractérisés par des formes complexes de mixités, d'interrelation ou d'échanges entre des résidents pourtant très éloignés les uns des autres par le statut, le pouvoir ou la richesse. La reprise d'une première enquête, conduite il y a une quinzaine d'années, sur l'appropriation aristocratique de l'espace urbain, renforce ce qui était alors apparu. Dans la Florence grand-ducale, entre XVIe et XVIIIe siècles, la territorialisation des groupes sociaux n'est pas le produit d'une stricte affectation des espaces urbains à des ensembles sociaux différenciés et ségrégués. Au contraire: l'aristocratie semble omniprésente. Son insertion capillaire dans le tissu urbain, qu'il faudrait inscrire dans une durée beaucoup plus longue (au moins depuis la fin du XIIIe siècle, après le démantèlement sur ordre de la commune de Florence, des îlots nobles en plein cœur de la ville et l'attaque contre

---

<sup>1</sup> Cf. Jacques Brun et Yvan Chauviré, "La ségrégation sociale. Questions de terminologie et de méthodes", *Espace, Populations, Sociétés*, n°1, 1983, p. 75-85. Les auteurs, géographes, renvoient à une tradition socio-anthropologique d'une extrême richesse, de l'écologie urbaine de l'école de Chicago aux travaux, plus isolés mais extrêmement novateurs, du sociologue français Maurice Halbwachs.

<sup>2</sup> Sur le premier type d'approche, le livre fondamental de Marcel Roncayolo, *Les grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1996 ; pour l'étude d'éléments du tissu urbain, cf. Paul André Rosental, « La rue mode d'emploi. Les univers sociaux d'une rue industrielle », *Enquête. Anthropologie, Histoire, Sociologie*, N°6, 1996p. 123-146 ; Pierre Fournier et Sylvie Mazella (éd.), *Marseille entre eville et ports. Les destins de la rue de la République*, Paris, La Découverte, 2004.

la « ville en archipel »<sup>3</sup>), peut dès lors être considérée comme l'un des processus fondamentaux de constitution du tissu urbain. La maîtrise aristocratique de l'espace urbain (qui passe aussi par le puissant réseau des confréries laïques ou des académies théâtrales)

## 1. La toile d'araignée aristocratique

La population florentine a été à plusieurs reprises, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, l'objet de recensements nominatifs, qui sont toujours conservés<sup>4</sup>. Ces recensement, toutefois, ne comportent jamais le statut social des personnes, alors qu'ils précisent fréquemment la profession des chefs de famille. Nous avons donc dû nous contenter d'une enquête qui ne porte que sur le XVIII<sup>e</sup> siècle. L'étude repose sur deux sources principales, indépendantes l'une de l'autre, espacées d'une quarantaine d'années. La première est constituée par le travail de l'abbé Lorenzo Mariani qui, établissant à l'intention du grand-duc, une liste des familles nobles existantes en 1713, a dépouillé les états des âmes des paroisses florentines et y a relevé la mention de chaque famille noble, avec sa résidence précise et les principales personnes qui la composent - les filles sont toutefois presque toujours omises<sup>5</sup>. Les pièces justificatives du Livre d'Or, établi au début des années 1750, d'autre part, contiennent les extraits de baptême des membres de chaque famille, sans lacune d'importance pour les décennies centrales du XVIII<sup>e</sup> siècle; certes, tous ces baptêmes ont été administrés au baptistère de San-Giovanni, mais les actes indiquent toujours la paroisse où résident les parents. Avec 508 actes de naissances réunis, l'échantillon est certes loin d'être exhaustif: à raison, sans doute, de 40 à 50 naissances nobles par an, nous devrions en effet obtenir entre 800 et 1000 extraits de baptêmes. Il n'en reste pas moins que cet échantillon, saisissant probablement environ 50 % de la réalité effective, devrait largement satisfaire nos

---

<sup>3</sup> L'expression, à partir de l'étude des cas italiens, est proposée par Patrick Boucheron et Denis Menjot, in Jean-Luc Pinol (éd.), *Histoire de l'Europe urbaine*, Paris, Le Seuil, 2003, p. 472-478.

<sup>4</sup> En particulier, les recensements de 1552 (Bibl. Nazionale Centrale, Florence [désormais BNCF], ms., II, I, 120), 1562 (Archivio di Stato, Florence [désormais ASF], Miscellanea Medicea 224), et 1632 (BNCF, ms., EB, 15, 2). Pour une autre ville toscane, cf. Michele Luzzati, "Primi dati sulla distribuzione della popolazione nelle parrocchie e nei sobborghi di Pisa fra 1457 e 1509 in base agli elenchi battesimali", *Bollettino storico pisano*, L, 1981, p. 95-103.

<sup>5</sup> Le résultat de l'enquête est consigné sur un petit cahier anonyme, ASF, ms 171, ins. 2, "Famiglie per ordine di alfabeto. Indice con i nomi delle strade di loro abitazioni", 25 f<sup>os</sup>+ feuilles volantes; les dépouillements originaux figurent sur des feuilles volantes, à la fin du registre de travail de Mariani, ASF, ms 511. La situation décrite est bien celle de 1713: le relevé de la paroisse de San-Michele-Visdomini indique qu'il s'agit de l'état des âmes de mars 1712 [=1713, selon le style du 1<sup>er</sup> janvier]; d'autre part, sur le cahier, ont été ajoutés, en correction, les décès du marquis Attilio Incontri, le 8 juin 1713 et de l'abbé Cosimo Serristori, le 6 mai 1714. Notons que cette liste alphabétique outrepassé quelque peu le seul groupe des familles nobles: nous en avons retranché 24 familles, qui ne semblent pas avoir appartenu à la noblesse, selon Mariani lui-même.

exigences. Enfin, ces résultats seront confrontés à la répartition des familles de "possidenti" dont la statistique figure sur le recensement de la ville de 1784<sup>6</sup>. Cette catégorie, qui regroupe les familles qui tirent de leurs seules propriétés immobilières (terres et maisons) un revenu net minimum de 100 écus, ne recoupe pas exactement la noblesse, qu'elle englobe et dépasse, mais elle permet de comparer les deux séries précédentes (qui repose sur une définition en terme de statut) à une géographie définie en termes de richesse<sup>7</sup>.

Florence, au milieu du XVIIIe siècle, compte 49 paroisses – nombre qui diminue à partir des années 1760 –, ce qui constitue un maillage suffisamment fin pour faire apparaître les principaux contrastes de l'espace urbain. D'autre part, une série de recensements non nominatifs indiquent la répartition de la population florentine par paroisses aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les principales difficultés proviennent des fortes disparités de superficie et de population qui existent entre chaque unité paroissiale. En 1728-1730, sur 48 paroisses, 3 ont moins de 100 habitants, 17 entre 100 et 499, 8 entre 500 et 999, 16 entre 1000 et 4999, 3 enfin au dessus de 5000: l'éventail réel va de 58 habitants à San Ruffolo à 12 356 pour San Lorenzo<sup>8</sup>.

Les trois tableaux qui ont été établis (annexes 1, 2, 3) ne présentent pas des données immédiatement comparables. Le premier est sans doute le plus directement utilisable : il propose en effet une évaluation du pourcentage des familles nobles par paroisse, en confrontant les données de Mariani avec celle de l'état des âmes de 1728<sup>9</sup>; le second permet de comparer deux répartitions, celle des naissances nobles entre 1740 et 1759 par paroisse, et le poids démographique respectif de chaque paroisse selon l'état des âmes de 1730<sup>10</sup>; la dernière, qui présente le pourcentage des "possidenti" par paroisse, pourrait être directement comparé aux données de 1713 si l'opération de restructuration du découpage paroissial de la ville n'était pas déjà en cours de la réalisation.

Première remarque : les familles nobles se répartissent sur la quasi-totalité de l'espace urbain. En 1713, des familles nobles résident dans 33 des 49 paroisses de

---

<sup>6</sup> ASF, Segreteria di gabinetto 119, "stato delle anime del granducato di Toscana per l'anno 1784", 142 f°.

<sup>7</sup> ASF, Reggio Diritto 6009, "filza dello stato d'anime dell'anno 1783" (en fait 1784) : les "possidenti" sont "le sole famiglie che da terreni, e case unicamente abbiano una rendita non minore di scudi cento al netto di canoni, dazi, pesi, ed aggravati reali sopra li stessi beni", lettre de Carlo Bonsi, 17 nov. 1783.

<sup>8</sup> Les données sont celles du "stato d'animo" de 1730, ASF, Reggenza 236.

<sup>9</sup> ASF; Miscellanea medicea 35, ins. 9, "Dimostrazione dello stato dell'anime della sola città di Firenze seconde le portate presentate da'parochi della medesima, in quest'ano 1728"; nous utilisons cette source car elle indique, par paroisse, le nombre des familles, et pas seulement celui des individus, comme l'état des âmes de 1730, utilisé par la suite.

<sup>10</sup> ASF, Regg. 236, "Stato d'anime[...] datto da parochi nell'anno 1730" ; le relevé ne comprend pas les juifs du ghetto, les soldats de la forteresse et les habitants qui résident hors les murs.

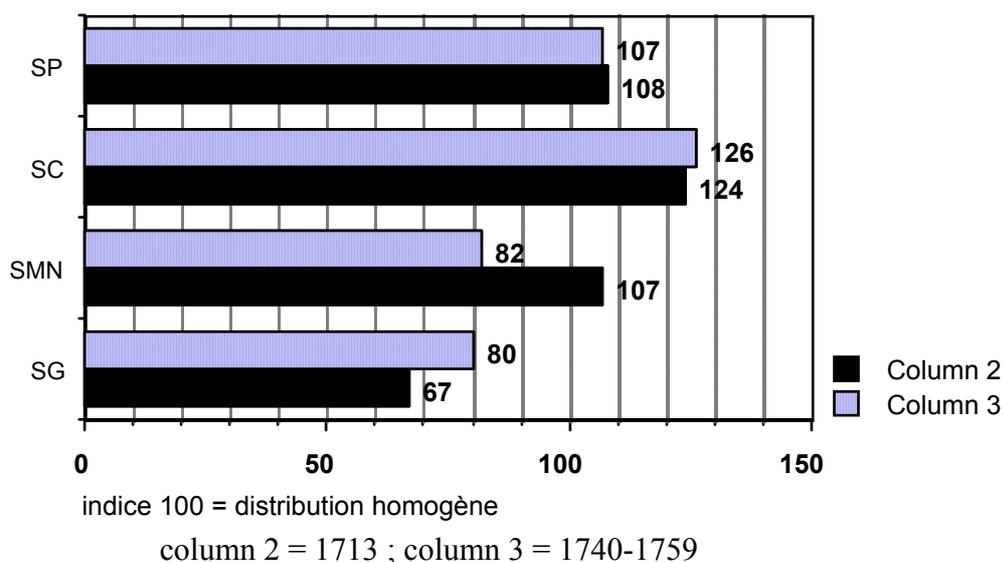
Florence (67%); entre 1740 et 1750, des naissances nobles sont enregistrées, avec des intensités diverses, dans 34 des 49 paroisses de la ville (70%). De ce point de vue, les deux sources concordent parfaitement, la seule différence résultant d'une unique naissance dans la paroisse de S.Lucia sul Prato, à la périphérie occidentale de la ville. Loin de se regrouper dans des quartiers aristocratiques – pensons, dans le cas de Paris, au Marais au XVII<sup>e</sup> siècle, puis au faubourg saint-Germain au XVIII<sup>e</sup> siècle, par exemple<sup>11</sup> –, les nobles florentins vivent en étroit contact avec l'ensemble de la population, leurs résidences se répartissant largement à travers l'espace urbain.

Seconde remarque : ce constat ne signifie pas pour autant une absence totale de différenciation sociale de l'espace florentin. Pour mettre en évidence des écarts dans la répartition de l'aristocratie, nous proposons d'utiliser un indice simple, qui serait égal à 100 si la distribution des nobles par quartier (le pourcentage des nobles d'un quartier par rapport à l'ensemble des nobles de la ville) et la distribution de l'ensemble de la population par quartier (le pourcentage de la population d'un quartier par rapport à l'ensemble de la population urbaine). Les calculs se feront par quartier pour respecter des seuils statistiques, en deçà desquels les résultats risqueraient de perdre toute signification. Ils ont été élaborés à partir des deux premiers tableaux qui précèdent. Inférieur à 100, l'indice indique une sous-représentation des nobles dans le quartier, supérieur à 100, une sur-représentation.

### **Distribution des nobles entre les quartiers de Florence (1713; 1740-1759)**

---

<sup>11</sup> Cf. Jean de Viguerie et Evelyne Saive-Lever, "Essai pour une géographie socio-professionnelle de Paris dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle", *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, XX, 1973, p. 424-429; Daniel Roche, "Recherches sur la noblesse parisienne au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle: la noblesse du Marais", *Actes du quatre-vingt-sixième congrès national des sociétés savantes. Montpellier*, 1961. Section d'histoire moderne et contemporaine, Paris, 1962, p. 540-578 (cartes p. 545-548); Yves Durand, "L'habitat parisien des fermiers généraux", *Bulletin de l'Histoire de Paris et de l'île-de-France*, LXXXIX, 1962, p. 66-90, et "Répartition de la noblesse dans les quartiers de Paris" in : *Contributions à l'histoire démographique de la Révolution française*, sous la direction de Marcel Reinhart, 2<sup>e</sup> série, Paris, 1965, p. 21-23 + carte.



Les deux sources donnent des résultats concordants pour les deux quartiers de Santo Spirito et de Santa Croce; en revanche, elles mettent en évidence l'inversion des positions respectives de San Giovanni et de Santa Maria Novella: s'agit-il d'un changement réel, ou d'une distorsion issue des sources? Nous n'avons pas pour l'instant de solution.

Au delà de ces difficultés spécifiques d'interprétation, un phénomène plus général se perçoit aisément. Le faible écart dans la distribution de la noblesse entre les différents quartiers – de 67 à 124 en 1713, de 80 à 126 en 1740-1759 –, confirme, en la nuanciant, notre toute première remarque. Nous possédons également la répartition des naissances nobles par quartier pour l'année 1682 : les données (55 naissances au total) sont certes bien en dessous d'un seuil statistique valide, mais le résultat d'ensemble est identique: le même indice varie de 82 à 126<sup>12</sup>. Florence ne connaît donc par les forts écarts entre les indices de concentration proposés par Hugues Neveux à propos de la ville de Caen: pour les groupes dominants, l'indice y varie de 5 à la périphérie à 100 au centre de la ville en 1666, de 12-16 à 100 en 1783<sup>13</sup>.

Une distinction toutefois s'impose entre les quartiers : en 1713, les trois quartiers de Santa Croce (126), de Santo Spirito (108), de Santa Maria Novella (107) présentent des indices très proches, qui les différencient nettement de San Giovanni (67). Or cette

<sup>12</sup>ASF, Mediceo 1528, dossier "diversi", non folioté, "regestum baptisorum in templo S.Iohannis Baptistae civitatis Florentiae, anno 1682".

<sup>13</sup> Hugues Neveux, "Structurations sociales de l'espace caennais, XVIe - XVIIIe siècles", in Jean Chenneboist, Gabriel Desert, Alain Lemenerol, Luc Lemiere, Hugues Neveux, Gérard Pinson, Villes et sociétés urbaines. Basse-Normandie, XVIe-XXe siècles, Cahiers des Annales de Normandie, n°19, 1985, p. 23-30.

différence n'est pas directement corrélée avec l'absence totale des nobles d'un certain nombre de paroisses (16 en 1713, 15 en 1740-1759), sur laquelle la concordance des deux sources est quasi-totale. En effet, les nobles ne résident pas, en 1713, dans 7 paroisses du quartier de Santa Maria Novella, 5 du quartier de San Giovanni, 2 du quartier de Santa Croce et 2 du quartier de Santo Spirito. La division en quartiers masque ainsi un phénomène que seule l'analyse par paroisse peut mettre en évidence. Ces 15 (ou 16) paroisses se répartissent en effet entre deux ensembles cohérents. D'une part, 2 (ou 3) paroisses sans noble se situent aux limites de la ville, accolées à la muraille, Santa Lucia al Prato, aux débouchés du Borgo Ognissanti, en direction de Prato -sans que ce soit cette ville qui lui ait donné son nom-, Santa Maria in Verzaia, sur la "via pisana", à l'extrémité du faubourg de San Frediano, et San Piero in Gattolino, sur la route de Rome, près de la "porta romana"; toutes comportent une part variable mais non négligeable, de population rurale - 1125 personnes sur 2 390 pour Santa Maria in Verzaia, 326 sur 4 572 à Santa Lucia sul Prato <sup>14</sup>. Le second groupe s'enkyste au contraire au plein coeur de la ville: il s'agit de 13 paroisses de petite dimension (entre 58 et 623 habitants en 1730), à l'intérieur de la toute première enceinte qui remonte à l'époque romaine. Cette zone de faible présence nobiliaire résulte de l'abandon du centre historique de Florence par l'aristocratie, phénomène qui a probablement commencé à partir des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles<sup>15</sup>, au moment où débute la construction de ses nouveaux "palazzi", sur les espaces moins occupés qui sont alors plus périphérique, quoique toujours à l'intérieur de l'enceinte.

Tout autour de ce centre sans noblesse, les résidences nobles ne semblent exclure aucune situation possible, avec toutefois quelques nuances. L'état de 1713 témoigne ainsi de l'existence de noyaux nobles, le plus souvent dans de petites paroisses sur les marges du centre, telles San Michele Visdomini, Santa Maria Maggiore, Santa Maria degli Ughi (la paroisse des Strozzi, par exemple), San Michele Berteldi ou San Procolo. Le poids de la très aristocratique via de'Bardi, dans l'Oltr'Arno, se lit dans les forts pourcentages des deux paroisses de Santa Lucia de'Magnoli et Santa Maria sopra Arno. A examiner toutefois les naissances des années 1740-1759, la distribution des nobles est très proche de la distribution de la population globale dans 27 paroisses. Les écarts ne sont réellement significatifs que dans 7 autres. Dans trois d'entre elles, la noblesse est sous-représentée: San Salvatore d'Ognissanti, Santa Lucia sul Prato (la noblesse y

---

<sup>14</sup> ASF, Miscellanea di Finanze A, n°152, "Spoglio di case, famiglie, e persone appartenenti alle parrocchie della città di Firenze, ricavato dai libri dello stato dell'anime formati da i parrochi nella quaresima dell'anno 1767".

<sup>15</sup> Sur la structuration complexe de l'espace social de Florence à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, cf. les analyses riches et nuancées de Ronald Weissman, Ritual Brotherhood in Renaissance Florence, New-York, 1982, p. 1-41 (en particulier l'analyse de la distribution spatiale des métiers, p. 11; de la dislocation spatiale des membres d'une famille, p. 14-15; de la distribution de la richesse, p. 17).

est absente en 1713), à l'ouest de la ville, Sant'Ambrogio, à l'est. Pour les deux premières, la raison en est simple: c'est en effet dans la zone entre la via dei Fossi, Borgo Ognissanti, le "Prato" et la via della Scala qu'est concentré l'essentiel de l'activité du renvidage et du tissage de la soie (65% de cette activité à Florence au recensement "industriel" de 1663)<sup>16</sup>. Le cas de Sant'Ambrogio reste pour l'instant sans réponse.

L'absence de résidences nobles au centre, en fait restreint, de la ville constitue l'autre caractéristique forte de la topographie sociale de Florence et l'oppose radicalement à des configurations sociales comme celle de nombreuses villes française, où les élites tiennent le centre et repoussent vers les périphéries les classes "dangereuses". Cette absence est le résultat d'un processus parfaitement identifiable: à partir des dernières décennies du XIVe siècle, les plus puissantes familles florentines, à commencer par les Médicis, quittent le centre de la ville<sup>17</sup>, C'est alors, selon Sam Cohn, que le centre serait devenu une sorte de "ghetto" populaire<sup>18</sup>. Si l'on considère la situation au milieu du XVIe siècle, il est vrai qu'il semble devenu la zone par excellence des boutiques et des ateliers : le seul quartier de San-Giovanni, en 1561, regroupe ainsi 44,5 % des 2172 boutiques et ateliers que comporte alors Florence<sup>19</sup>. La construction du

---

<sup>16</sup> Maria Teresa BETTARINI et Roberto CIAPETTI, "L'arte della seta a Firenze : un censimento industriale del 1663", *Ricerche storiche*, XII, 1982, p. 35-48 (p. 40). Notons bien ici qu'il ne s'agit pas d'établir un rapport général entre présence d'industrie et absence de population noble, mais que, dans ces deux paroisses, la très forte concentration de certaines activités textiles et l'absence de nobles ont sans doute partie liée, le textile ayant probablement pu s'y installer de façon systématique parce que la population noble y était presque inexistante. Pour une saisie plus générale du problème, la confrontation, par quartier, de la répartition des nobles et de la répartition des travailleurs de la soie en 1663 (c'est l'unique statistique dont nous disposons; la rigidité de l'habitat noble rend en fait la confrontation fort légitime) confirme l'absence de lien direct entre ces deux phénomènes:

		Nobles		Travailleurs
		1713	1740-1759	de la soie (1663)
San Giovanni	20,3%	20,7%	20,8%	
Santa Maria Novella		23,2%	18,7%	30,7%
Santa Croce	32,5%	34,4%	30,6%	
Santo Spirito	24,0%	26,7%	17,9%	

Notons toutefois que les configurations spatiales des activités industrielles jouent beaucoup plus que leurs poids : dans Santa Croce, l'activité est très diffuse, alors qu'à Santa Maria Novella, elle présente, par endroit, de fortes concentrations.

<sup>17</sup> Francesca Klein, "Ceti dirigenti e controllo dello spazio urbano a Firenze : i legami di vicinato", in *I ceti dirigenti nella Toscana tardo comunale. Atti del III convegno: Firenze, 5-7 novembre 1980*, Florence, 1983, p. 208-220 (p. 216).

<sup>18</sup> Samuel K.Cohn, *The laboring classes in Renaissance Florence*, New York, 1980.

<sup>19</sup> Pietro Battara, "Botteghe e pignoni nella Firenze del'500. Un censimento industriale e commerciale all'epoca del granducato mediceo", *Archivio storico italiano*, XXCV, 1937, p. 3-28 (p. 7).

ghetto juif, en 1570-1571, au plein coeur de la ville, vient parachever cette évolution<sup>20</sup>. Notons toutefois des exceptions qui accentuent la stabilité résidentielle des élites florentines : dans les années 1730-1760, Filippo Vecchietti, puis son fils Antonfrancesco, habitent dans la paroisse de San Donato de'Vecchietti, celle-là même sur laquelle cette famille jouissait du droit de patronage au moins dès 1275<sup>21</sup>.

Cette topographie sociale est d'autre part vite perçue comme une répartition de la population qui diffère de la ségrégation, fondée sur un principe d'exclusion et opposant entre eux des espaces socialement contrastés. En ce sens, Florence s'écarte du modèle de nombreuses villes modernes, dont Rouen étudiée par Jean-Pierre Bardet<sup>22</sup> : elle connaît l'expansion de l'habitat aristocratique sur la totalité de l'espace urbain, combinée à une maîtrise des axes stratégiques du théâtre urbain. Les modes de résidence de l'aristocratie y deviennent dès lors un extraordinaire instrument de contrôle social et territorial<sup>23</sup>.

La noblesse a ainsi jeté une véritable toile d'araignée sur la ville, qui entoure le centre sans y être présente, épouse les grands axes comme la via Maggio ou la via de'Bardi dans l'Oltr'Arno, la via de'Tornabuoni, la via Larga (actuelle via Cavour), la via de'Servi, par exemple, pour s'étendre jusqu'aux limites de la ville, encore majoritairement occupées par des jardins. Ce n'est donc pas sur les contrastes ou les exclusions, qui aboutissent à la formation de quartiers socialement plus homogènes, que se bâtit la géographie sociale de la Florence moderne. Dans une ville qui, sur le long terme, n'a jamais retrouvé sa population d'avant la peste de 1348 -Charles M. de La Roncière propose un maximum de 110 000 habitants atteint vers 1338, alors qu'au

---

<sup>20</sup> Agostino Lapini, Diario fiorentino, dal 252 al 1596, éd. Giuseppe Odoardo Corazzini, Florence, 1900, p. 171-172, 173 : commencé en janvier 1570, le ghetto reçoit ses premiers habitants en août 1571.

<sup>21</sup> ASF, Deputazione sopra le nobiltà toscane 11, dossier 12; Arnaldo Cocchi, Le chiese di Firenze dal secolo IV al secolo XX, I, Quartiere San Giovanni, Florence, 1903, p. 154.

<sup>22</sup> Jean-Pierre Bardet, Rouen aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les mutations d'un espace social, Paris, 1983, t. 1, p. 240 : "depuis son agrandissement, la ville promeut la ségrégation. Dès le XVe siècle, les séparations sont acquises. Elles s'accroissent encore aux temps modernes." Notons que cette analyse s'oppose à celle de la ville médiévale développée par de nombreux historiens, qui ignorerait les formes de ségrégation économique et sociale: par exemple, Philippe Wolff, "Toulouse vers 1400: répartition topographique des fortunes et des professions", Actes du XXIe congrès d'études régionales tenues à Toulouse les 15 et 16 mai 1965. Fédération des sociétés académiques et savantes de Languedoc-Pyrénées-Gascogne, Toulouse, 1966, p. 165; Arlette Higounet-Nadal, "Structures sociales et topographie à Périgueux aux XIVe et XVe siècles", in L'urbanisation de l'Aquitaine. Actes du XXVIIe congrès d'études régionales. Fédération historique du Sud-Ouest, Pau, 26-27 avril 1975, Pau, 1975, p. 35-48.

<sup>23</sup> Leonardo Bruni, Laudatio florentinae urbis, in Hans Baron, From Petrarch to Leonardo Bruni. Studies in Humanistic and political literature, Chicago, 1968, p. 236-237, cité par Francesca Klein, art.cit., p. 220. L'analyse a été conduite sur l'exemple de la famille Soderini aux XVe-XVIe siècle par Paula C. Clarke, The Soderini and the Medici. Power and Patronage in Fifteenth-Century Florence, Oxford, Calrendon Press, 1991, en particulier p. 123-153.

début du XIXe siècle, la ville dépasse à peine les 80 000 habitants<sup>24</sup>, qui n'occupera pas avant 1865 les 630 hectares compris à l'intérieur de la sixième enceinte construite entre 1284 et 1333<sup>25</sup>, la fièvre des lotissements et les vagues de transferts de résidence n'apparaissent guère, alors que l'espace disponible ne fait pas défaut. Il s'agit en fait, sans doute, d'un système urbain qui n'est pas propre à Florence, mais que l'on pourrait retrouver dans d'autres villes, italiennes au moins: c'est ce qu'a mis en évidence Freddy Thiriet en étudiant l'espace vénitien : "Les contrastes entre les quartiers, note-t-il, sont [...] relativement peu apparents : de même, les oppositions sociales apparaissent moins que dans la plupart des autres villes. Surtout [...] il n'est pas de quartier absolument populaire: autour du campo Santa Margherita et dans les "calli" voisines, se dressent des palais comme le palais Foscari, construit vers 1640-1650, ou la Scuola Grande dei Carmini, édifiée vers 1668-1674"<sup>26</sup>.

Ce qui n'interdit pas l'existence de formes spécifiques de distinction sociale. Leon Battista Alberti souhaite, et tente de légitimer, dans son traité De l'architecture écrit au milieu du XVe siècle<sup>27</sup>, une certaine séparation des élites et du peuple; mais cette séparation peut également reposer sur d'autres principes que la simple exclusion spatiale. Alberti théorise ainsi un processus qu'est train de connaître la Florence de son temps: l'apparition d'un nouveau type de résidence, où lieu de travail et lieu d'habitation sont désormais séparés et qui est destiné à manifester la puissance et la pérennité d'une famille.

La répartition de la noblesse à la moitié du XVIIIe siècle reproduit ainsi fidèlement le réseau des "palazzi", édifiés pour l'essentiel entre XVe et XVIe siècle<sup>28</sup>.

---

<sup>24</sup> Charles M. de La Roncière, Prix et salaires à Florence. 1280-1380, Rome, 1982, p. 676.

<sup>25</sup> Yves Renouard, Histoire de Florence, Paris, 1964; 3e éd., 1974, p. 58.

<sup>26</sup> Freddy Thiriet, "Espace urbain et groupes sociaux à Venise au XVIIe siècle", L'urbanisme de Paris et l'Europe. Travaux et documents inédits présentés par Pierre Francastel, Paris, 1969, p. 201. La question vient d'être totalement renouvelée par la grande thèse de Jean-François Chauvard, consacrée au marché immobilier à Venise au XVIIe siècle, en cours de publication auprès de l'École française de Rome.

<sup>27</sup> "De fait, les "cittadini" aisés, désireux de larges espaces, accepteront de bon gré d'habiter au-delà de la première enceinte, laissant volontiers le centre avec la boucherie, les ateliers et les boutiques, aux vendeurs de comestibles sur la place; et la ville sera plus sûre et plus tranquille si les élites ["maggiori"] sont séparées du peuple ["turba"]", Leon Battista Alberti, L'architettura, éd. et trad. Giovanni Orlandi et Paolo Portoghesi, Milan, 1966, 2 vol., 1065 p. (livre V, 1, p. 334).

<sup>28</sup> L'évaluation d'environ 80 palais construits dans les années 1450 - 1550, que Richard A. Goldthwaite, The building of Renaissance Florence. An economic and social history, The John Hopkins University Press, 1980, p. 15-16), emprunte à Benedetto Varchi (Storia fiorentina, livre IX, section 38) est à l'évidence insuffisante. Giorgio Doria, "Investimenti della nobiltà genovese nell'edilizia di prestigio (1530-1630)", Studi storici, XXVII, 1986, p. 11), évalue les constructions de palais génois, entre XVIe et début XVIIe siècle, à 146. Les relevés de Giovanni FANELLI, Firenze, architettura e città, Florence, 1973, 2<sup>e</sup> éd., 2003, t. II, p. 50-51, 98-99, ont recensé 74 palais construits ou remaniés au XVe siècle, 110 autres au XVIe; 5 palais figurant sur les deux listes, le total des "interventions" aristocratiques s'élèverait à 179, sans aucun doute beaucoup plus près des "réalités" urbaines. Une approche d'ensemble du palais dans son environnement social in

Plusieurs instruments seraient en fait nécessaires pour analyser les modes d'insertion du noble dans le tissu urbain : celui que nous venons d'utiliser qui prend en compte des "zones", des espaces; il faudrait aussi faire intervenir les configurations réelles de l'habitat aristocratique, qui épouse l'étirement tentaculaire des rues, qui exploite également des dispositions spécifiques, que le noble d'ailleurs pu organiser, tels la place, le carrefour – le "canto" –, suivre les diverses marques que les familles essaient de multiplier à travers la ville. S. Ammirato signale ainsi que, dans les dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, les familles florentines développent des sépultures, des chapelles, des inscriptions visibles de tous<sup>29</sup>. C'est ensuite à partir de ces saisies ponctuelles que peuvent se développer des stratégies de contrôle de l'espace. Les contemporains ont d'ailleurs eu conscience de cette conquête par les "palazzi"<sup>30</sup> des principales artères de la ville, lieu par excellence de ce théâtre urbain qu'est l'alignement des façades : elle provoque par endroit l'éviction progressive des boutiques et des ateliers, dans la via Maggio, par exemple, qui était au XIV<sup>e</sup> siècle l'un des principaux centres de l'activité lainière<sup>31</sup>. Lorsque sir Robert Dallington visite Florence, en 1596, c'est désormais la via Larga qui tient le premier rang; il rapporte avec quelque ironie le pseudo-syllogisme d'un florentin vaniteux qui affirme ainsi : "Ma demeure est le plus beau palais de la via Larga, qui est la plus belle rue de Florence, qui est la plus belle ville d'Italie, qui est le plus beau pays d'Europe; donc ma demeure est le plus beau palais d'Europe"<sup>32</sup>. Mais ces rues sont loin de regrouper la totalité de la noblesse de la ville, et un document comme le recensement des chefs de famille florentins de 1632 permettrait d'évaluer l'importance relative des divers modes d'insertion dans le tissu urbain : signalons ainsi, totalement à l'opposé de la rue "aristocratique", le cas extrême du chevalier Camillo Suarez, descendant d'un riche marchand de Ségovie établi à Florence en 1562, devenu en juillet 1590 bailli de Florence de l'ordre de Saint-Etienne et admis en 1610 à la citoyenneté florentine<sup>33</sup> : il réside en 1632 dans le quartier San Giovanni, borgo Allegri, seul noble dans une rue peuplée d'artisans, entre deux prostituées, un "calcolatore" et un menuisier<sup>34</sup>. Bien plus que l'absence de la noblesse au centre de la ville, c'est l'omniprésence, la capillarité et la

---

<sup>29</sup> S. Ammirato, *Delle famiglie nobili fiorentine*, Florence, Giunti, 1615, p. 212.

<sup>30</sup> Richard Goldthwaite, "The Florentine palace as domestic architecture", *American historical Review*, LXVII, 1972, p. 977-1012 (en particulier p. 985); F. W. Kent, « Palaces, Politics and Society in Fifteenth Century Florence », *I Tatti Studies*, II, 1987, p. 41-70.

<sup>31</sup> Baldovinetti, "Memoriale"(1520), cité par Goldthwaite, "The Florentine palace", *art.cit.*, p. 988.

<sup>32</sup> Sir Robert dallington, *Descrizione dello stato del granduca di Toscana nell'anno di nostro signore 1596*, Nicoletta Francovich Onesti et Leonardo Rombai (éd.), Florence, 1983, p. 32.

<sup>33</sup> ASF, Nob. Tosc. 4, dossier 12.

<sup>34</sup> BNCF, E.B.12.5 (grande formato 133), "Descrizione de fuochi e delle persone della città di Firenze e di tutto lo stato e dominio di S.A.S. fatto l'anno M.DCXXXII", f°157 vo.

forte stabilité de l'habitat noble dans la Florence des XVIe - XVIIIe siècles qui nous semble un élément capital pour saisir le fonctionnement des rapports sociaux. 1

Or, les valeurs familiales et sociales qui s'investissent dans la construction, puis l'occupation, d'un palais, rendent son réseau particulièrement stable<sup>35</sup>. Certes, de nouveaux palais apparaissent aux XVIIe et XVIIIe siècles, le palais Castelli via San Gallo dans les années 1620<sup>36</sup>, le palais d'Antonio di Vincenzo Bartolini dans la via del Cocomero en 1624<sup>37</sup>, le palais du marquis Corsini achevé en 1694<sup>38</sup>, le nouveau palais de la famille Capponi, via San Sebastiano, construit en 1708 par Alessandro Cecchini, sur des dessins de Carlo Fontana<sup>39</sup>. Mais les florentins, sur ce point, doivent se comporter comme les vénitiens : une fois établi l'essentiel des résidences, et alors que la population ne connaît pas de croissance significative, la restauration l'emporte sur la construction<sup>40</sup>. Pour les seules années 1696-1697, Francesco Settimani signale ainsi l'ajout d'une nouvelle porte d'entrée, d'une petite terrasse et de fenêtres au palais du bailli Antonio Roffia, dans le borgo Pinti, l'agrandissement du palais Panciatchi, au frais du tout nouveau cardinal Bandino Panciatchi, sur la via Larga, en face du palais des Riccardi, la restauration de la résidence de la famille del Sera, payée par Cosimo, petit-fils du sénateur Cosimo et l'un des plus riches banquiers de la place, le "restauro e ricresciuto" du palais de Filippo di Girolamo Franceschi via de'Guicciardini<sup>41</sup>.

Un palais s'identifie en effet étroitement à une famille, dont il manifeste la magnificence et l'honneur<sup>42</sup> et doit proclamer, si ce n'est produire, l'éternité: les dispositions testamentaires empêchent ainsi le passage des palais Strozzi et Rucellai à

---

<sup>35</sup> Parmi une littérature considérable sur les palais florentins, mentionnons ici : Leonardo Ginori-Lisci, I palazzi di Firenze nella storia e nell'arte, Florence, 1972, 2 vol.; 2e éd., 1986; Richard A. Goldthwaite, "The Florentine palace", art.cit., et "The building of the Strozzi palace : the construction industry in Renaissance Florence", Studies in Medieval and Renaissance History, X, 1973, p. 97-194 ; et surtout, Francis W. Kent, " "Più superba di quella di Lorenzo" : courtly and family interests in the building of the Strozzi palace", Renaissance Quarterly, XXX, 1977, p. 311-323.

<sup>36</sup> Isabella Bigazzi, « Il "bel palazzo" come immagine di un'ascesa sociale. I Castelli e il palazzo di via San Gallo », Archivio storico Italiano, CXLV, 1987, p. 203-228. Agnolo Castelli est en fait un marchand enrichi.

<sup>37</sup> Bibl. Riccardiana, ms, Palagi 193, livre de compte pour la construction du palais, 1624, 74f°.

<sup>38</sup> ASF, ms 140, Francesco Settimani, Memorie fiorentine, t. 13 (2), f°492 ro.

<sup>39</sup> Firenze e dintorni. Guida d'Italia del Touring club Italiano, Milan, 1974, p. 219.

<sup>40</sup> Thiriet, art.cit., p. 201, note. Les autorisations accordées à Venise par les juges du "piovego" concernent en 1621-1622 157 constructions nouvelles contre 27 restaurations, en 1754-1760, 95 constructions nouvelles contre 398 restaurations.

<sup>41</sup> ASF, ms 140, Francesco Settimani, Memorie fiorentine, t. 13 (2), f°621 ro, 625 ro, 658 vo, 692 ro.

<sup>42</sup> Cf. les remarques de Manfredo Tafuri, Venezia e il Rinascimento. Religione, scienza, architettura, Turin, 1985, p. 6-7).

des individus qui ne porteraient pas ce "casato"<sup>43</sup>. Filippo Strozzi consulte un astrologue pour connaître le moment favorable pour poser la première pierre de son palais : éternel, il doit rendre sa "casata" indestructible<sup>44</sup>; et de ce point de vue, aristocrates et classes populaires participent aux mêmes valeurs : l'apothicaire Luca Landucci, mentionnant dans son Diario le décès de Filippo Strozzi, souligne la fragilité de la vie humaine, alors que "durera questo palazzo quasi in eterno"<sup>45</sup>. Le palais vient-il toutefois à changer de propriétaire, par héritage ou par cession, la coutume florentine, vigoureusement rappelée par une loi de mai 1571<sup>46</sup>, interdit d'en effacer les inscriptions, armoiries et autres manifestations de la "fama e gloria di qualunque ha fatto ò farà edifizii in Fiorenza". C'est bien dès lors l'histoire même de la cité que les palais aristocratiques donnent à lire. Dans les années 1670, les armes de la famille vénitienne Cappello sont encore visibles sur le palais qu'occupait Bartolommeo Cappello, près d'un siècle auparavant<sup>47</sup>. Dans les années 1770-1780, les armes de la famille Cresci sont toujours présentes sur la façade de leur ancien palais, alors qu'il est ensuite devenu propriété de la famille Alessandrini, éteinte en 1710, puis des Marzimedici, avant d'être acquis par le sénateur Braccio Compagni; de même, sur le palais qu'achète en 1773 Averardo de'Medici, dans la via Larga, figurent toujours les armes des Bartorelli, famille éteinte en 1611, et des marquis Coppoli<sup>48</sup>. Une telle pratique n'échappe point aux voyageurs attentifs, tel le français Grosley, qui parcourt la péninsule dans les années 1755-1758 :

"Les palais [florentins] conservent invariablement les noms de ceux qui les ont bâtis, et ils ne sont que comme des auberges pour les seconds et troisièmes possesseurs. On dit Palazzo di tal, poi di tal, oggi di tal. Cette attention s'étend à tous les monumens des premiers Propriétaires, au point que la façade qui porte l'écusson de leurs armes, ne peut être démolie et renversée, dans le cas même où le second possesseur voudrait élever une seconde façade sur un plan plus étendu : sauf à raccorder de la manière la moins choquante qu'il est possible, l'ancienne façade avec la nouvelle. Le Palais Pitti est une preuve bien frappante de la force des Loix et de l'usage à cet égard. Ce Palais immense, dont celui du Luxembourg à Paris est une copie,

---

<sup>43</sup> R. Goldthwaite, "The Florentine palace", art.cit., p. 991.

<sup>44</sup> Extraits du "libro di ricordi" de Filippo Strozzi, 6 août 1489, cité in Ugo Ojetti, In Italia, l'arte ha da essere italiana?, Milan, 1942, 376 p. (p. 70).

<sup>45</sup> Luca Landucci, Diario fiorentino dal 1450 al 1516, continuato da un anonimo fino al 1542, pubblicato [...] con annotazioni di Iodoco del Badia, Florence, 1883, XV+377 p. (p. 71 : 15 mai 1491).

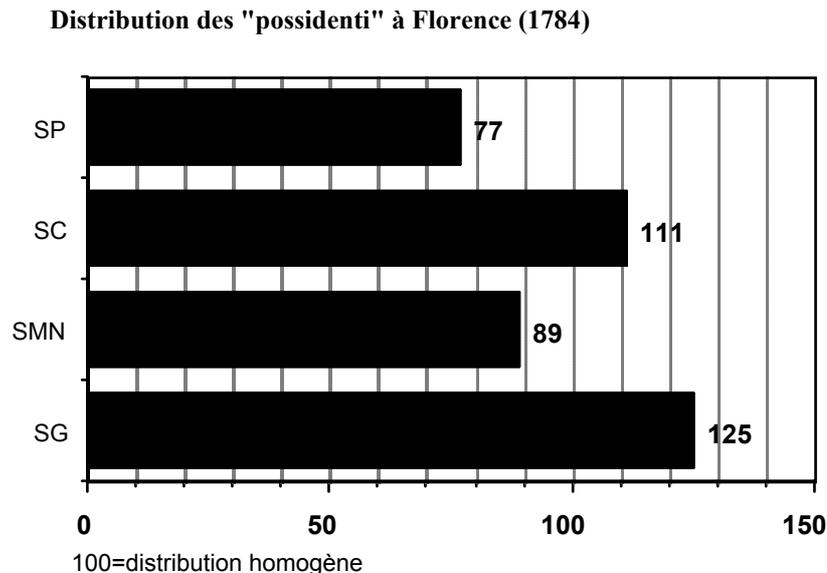
<sup>46</sup> Piero Landucci, "Un editto araldico del Gran Duca di Toscana", Rivista araldica, VII, 1909, p. 300-301.

<sup>47</sup> Eugenio Gamurrini, Istoria genealogica delle famiglie nobili toscane, et umbre, Florence, t.IV, 1679, p. 28.

<sup>48</sup> BNCF, ms Panciatichi 106, "Mortuorio fiorentino...", p. 27, 51-52.

appartient, depuis plus de deux siècles, à la Maison de Médicis :  
3  
tous les Grands-Ducs l'ont habité; cependant il n'a point changé de  
nom, c'est toujours le Palais Pitti."<sup>49</sup>

Aussi les palais ne sont-ils pas pris dans un mécanisme de dévalorisation, de déclassement: leur ancienneté leur confère au contraire respect et puissance, et fige une géographie sociale. C'est bien ce que souligne l'écart entre la répartition des "nobles" et des "possidenti" -dont les nobles font partie- dans la Florence du XVIIIe siècle.



La distribution est partiellement inversée par rapport à celle des seules familles nobles : San Giovanni occupe désormais le premier, et non le dernier rang; Santo Spirito, quartier où réside le grand-duc, passe du second au dernier rang. Les familles riches non nobles donnent l'impression de chercher à s'emparer des espaces libres: la paroisse de San Marco, par exemple, dans une zone encore peu construite, compte 29 familles de "possidenti" sur 86, contre 8 familles nobles en 1713. La statistique de 1784 dessinerait alors certaines nouvelles tendances de l'espace social florentin, qui rompraient le carcan de la topographie nobiliaire.

Le palais aristocratique est bien cette véritable "institution" qui organise, et fossilise à la fois, les configurations spatiales des distributions sociales de la Florence moderne, saisie en ses sommets., qui "endort le présent dans la répétition d'autrefois"<sup>50</sup>.

## **2.Résidence nobiliaire et présence symbolique dans l'espace urbain**

---

<sup>49</sup> [M. Grosley], Observations sur l'Italie et sur les Italiens, données en 1764, sous le nom de deux gentilshommes suédois. Nouvelle édition, Londres, 1770, Londres, 1770, t. 4, p. 397.

<sup>50</sup> Jean-Claude Perrot, "Rapports sociaux et villes au XVIIIe siècle", Annales, Économies, Sociétés, Civilisations, XXIII, 1968, p. 241-267 (p. 252).

L'emprise des nobles sur la ville dépasse amplement la simple diffusion capillaire de leurs résidences. A partir de cet ancrage spatial, elle se prolonge par des voies diverses, dont nous voudrions non pas ébaucher l'inventaire, mais esquisser deux dimensions opposées. En poursuivant l'étude du palais, nous soulignerons le poids évident de la dimension symbolique des réalités urbaines; en étudiant la présence symbolique des familles nobles, disparues ou toujours vivantes, à travers les noms de rues et de lieux, nous prendrons la mesure de l'impact possible, sur la société citadine, d'un des constituants de la mémoire collective.

Il serait réducteur de ne retenir de la résidence noble, le "palazzo", que sa situation dans le tissu urbain. Florence, observe Dallington dans sa description de la ville, "est embellie de nombreux palais majestueux, qui sont plus dignes d'un roi que d'un "cittadino", comme celui de la Seigneurie, le palais Pitti, où réside toujours la cour du grand-duc, le palais Médicis, le palais Strozzi, et beaucoup d'autres"<sup>51</sup>. Les Bellezze della città di Firenze, de Francesco Bocchi, véritable guide "touristique" de la ville au XVIIe siècle, énumèrent et présentent, plus ou moins longuement, 66 résidences de familles nobles; à chaque fois, elles décrivent tout ce que donne à pareille construction ses caractéristiques "nobles", la qualité de son architecture et la richesse de ses décorations, l'aménagement de ses jardins et la rare beauté de ses collections d'oeuvres d'art<sup>52</sup>.

Nous avons déjà noté l'importance des façades dans le paraître urbain. Comme leur dispositif architectural reste le plus souvent, du XVe au XVIIIe siècle, d'une extrême sobriété, un élément, structurellement secondaire, se voit progressivement l'objet de préoccupations nouvelles. Les armoiries familiales, si elles n'étaient pas toujours absentes des palais du Quattrocento, se logeaient à l'intérieur de l'architecture: les trois demi-lunes des Strozzi se retrouvent au dessus des fenêtres, les voiles de la fortune gonflés par le vent courent en une frise légère sur le palais Rucellai, les Gondi ont négligé de représenter leurs deux masses d'arme entrecroisées. A partir de la fin du XVIe siècle, au contraire, apparaît l'habitude d'installer les armes familiales au dessus de la porte d'entrée: elles deviennent l'un des éléments qui contribuent à la distinction, et à l'identification, de chaque édifice. Lorsque Agnolo Castelli fait bâtir le palais qui doit asseoir sa nouvelle position sociale, il prend soin de commander ses armes au sculpteur Pietro Paolo Albertini: elles doivent être à son goût, c'est-à-dire "grandi" - elles feront 2,90 mètres de haut-, pleines d'"invenzione" et de "squisitezze"; à cet effet,

---

<sup>51</sup> R. Dallington, op. cit., p. 31.

<sup>52</sup> Francesco Bocchi, Le bellezze della città di Firenze dove a pieno di pittura, di scultura, di sacri templi, di palazzi, i più notabili artifizi, e più preziosi si contengono. Scritte già da..., ed ora da M. Giovanni Cinelli ampliate, ed accersciute, Florence: G. Gugliantini, 1677. Bocchi et Cinelli décrivent ainsi très longuement les collections du sénateur Carlo Torrigiani, p. 195-199 ou du marquis Giugni, p. 489-492.

Castelli a fait venir de France des gravures pour trouver quelque motif original, et en demande le projet à un architecte de renom, Giulio Parigi. Le prix étonnera certes le commettant -190 écus-, mais le poids effraiera davantage encore l'architecte, qui refuse un moment de les mettre en place ; il redoute que, comme lors de la construction, quelques années auparavant, du palais de Piero Capponi, sur la via Larga, la façade ne puisse les soutenir, et propose de les remplacer par des armes en terre cuite<sup>53</sup>. Quelques années plus tard, le sénateur Donato Luigi Viviani, lui aussi un homme "neuf", fait exécuter en marbre à Carrare les armes familiales, pour les placer sur la façade de sa nouvelle résidence<sup>54</sup>. Le sommet est sans aucun doute atteint par les marquis Capponi qui, dans les années 1710, surmontent l'entrée de leur nouveau palais de la via san Bastiano, d'armes baroques où deux enfants portent un blason en marbre de couleur, dominé par une immense couronne de marquis.

La hiérarchie des palais est l'un des points de départ des représentations collectives des hiérarchies sociales. Dans une ville où la magnificence fait bon ménage avec la discrète parcimonie, la distinction peut reposer sur des éléments secondaires. Au sein des élites, ce n'est pas sur lui que va principalement s'appuyer l'évaluation des positions réciproques, mais sur la connaissance, plus ou moins exacte, de la réalité des fortunes et du pouvoir. En revanche, le palais doit "impressionner" le peuple: tout à la fois, il marque la distance qui sépare le noble de l'artisan et projette son ombre protectrice sur l'espace alentour, .

Cet ensemble de biens, réels et symboliques, que regroupe le palais noble, et qui participe à l'établissement, et au maintien d'une domination, qui s'insère également dans la concurrence entre les diverses familles, s'inscrit cependant dans le présent. Echappant aux stratégies volontaires des élites, un autre phénomène caractérise fortement l'espace urbain florentin, et contribue à renforcer l'assimilation entre la ville elle-même et ses grandes familles. Il s'agit de la toponymie urbaine, qui vient combler, comme par miracle, le vide que les nobles ont créé au coeur de Florence. Un nombre considérable de rues, de ruelles et de places portent en effet le nom des familles qui, aux XIIIe-XIVe siècles, y résidaient. Les itinéraires urbains, les parcours au coeur de la ville historique, rappellent ainsi la domination des grandes familles sur l'espace urbain et ancrent dans la mémoire une histoire qui s'est jouée parmi les élites, non au sein du peuple.

Pour cette enquête, nous avons utilisé essentiellement les deux recensements de Florence de 1552<sup>55</sup> et de 1632<sup>56</sup>. Ces recensements sont effectués par quartier, à

---

<sup>53</sup> Bigazzi, *art.cit.*, p. 216, 218, 225.

<sup>54</sup> ASF, ms 140, Settimani, *Diario fiorentino*, f°569 vo, 1er juil.1695.

<sup>55</sup> BNCF, II, I, 120, "El libro della dischrezione delli fuochi e delle anime dello Ex.so dominio dello Ill[ustrissi]mo et Ex[cellentissi]mo S[ign]or ducha Cosimo de Medici ducha secondo delle Reipubricha fiorentina, fatto fare l'anno della nostra salvazione MDLI. Fece fare la dischrezione el libro a Ant[oni]o

l'intérieur desquels les familles sont énumérées par rue. Florence y apparaît comme un dédale de "vicoli", de "chiassi", de "cortili", qui débouchent plus ou moins directement sur des rues ou des places de plus grande importance. L'essentiel du réseau de voirie est en effet, en 1552, constitué par des rues aux petites dimensions: sur 356 rues qui figurent au registre du recensement, 128 comptent moins de 10 feux (35,9%), 92 de 10 à 20 feux (25,8%), 89 de 20 à 50 feux (25%), 29 de 50 à 100 feux (8,1%), seulement 18 plus de 100 feux (5 %)<sup>57</sup>. La finesse de la description de ce réseau des rues autorise ainsi une investigation précise de la toponymie urbaine. L'information a été contrôlée, et complétée, à partir des premiers plans de Florence qui indiquent, au XVIIIe siècle, les noms des rues<sup>58</sup>, et grâce à un certain nombre de documents annexes<sup>59</sup>.

Pour comprendre le phénomène, il serait nécessaire d'analyser le système toponymique dans sa totalité, de saisir les principes d'identification, d'exclusion ou de concurrence qui ont présidé à sa mise en place progressive et tâtonnante. Nous le considérerons ici comme un système achevé, à peu près immobile. Les modifications effectuées au cours des XVIe-XVIIIe siècles sont en effet rares: la via de'Buonfanti devient via de'Pepi sans doute à la fin du XVIIe siècle; la via de'Biffoli devient via de'Ricasoli entre 1736, date d'extinction de la famille, et les années 1780; dans les années 1820, la famille Conti réussit à faire appeler une partie de la via della Forca via de'Conti<sup>60</sup>;

Désormais constitué, le marquage spatial, que constitue cette toponymie spécifique, utilise deux séries principales d'éléments.

La première, et la plus facilement perceptible, est le nom d'une rue. Cette réalité est ancienne, et remonte sans doute aux dernières années du XIIIe siècle; les appellations n'ont pas alors la linéarité de celles de la période moderne, et font

di Filippo d'Ant[oni]o Gianeti alias del Micione", 206 f° (le recensement des "feux" de Florence est aux f°101-206; il a été exécuté en février 1551, style florentin, c'est-à-dire en 1552).

<sup>56</sup> BNCF, E.B. 15.2 (grandi formati 133), "Descrizione de fuochi e delle persone della città di Firenze e di tutto lo stato e dominio di S.A.S. fatto l'anno M.DCXXXII", f°1-190.

<sup>57</sup> Ces chiffres sont donnés par Battara, *La popolazione...*, *op. cit.*, p. 39.

<sup>58</sup> Ils sont essentiellement au nombre de trois : la "pianta della città di Firenze", de Giacomo Papini, sans date; la "pianta della città di Firenze nelle sue vere misure colla descrizione dei luoghi più notabili di ciascun quartiere", de Ferdinando Ruggieri, 1731; la "pianta della città di Firenze rilevata esattamente nell'anno 1783", de Francesco Magnelli et Cosimo Zocchi. Ces trois plans sont reproduits dans le livre de Giuseppe Boffito et Attilio Mori, *Piante e vedute di Firenze. Studio storico topografico cartografico*, Florence, 1926, XXX+174 p.

<sup>59</sup> Les premières recherches de toponymie urbaine remontent au moins au XVIIIe siècle: ASF, manoscritti 179 : "L'Herma fiorentino ovvero descrizione delle strade di Firenze fatta in vari tempi", par GiovanBattista Dei (XVIIIe s.), 403 p. Nous avons également eu recours, pour identifier avec certitude les noms de familles utilisés pour dénommer une rue, ou pour connaître le nom actuel d'une rue, le livre de Demetrio Guccerelli, *Stradario storico biografico della città di Firenze*, Florence, 1929, 558 p.

<sup>60</sup> Archivio contemporaneo Alessandro Bonsanti, archivio Ginori Conti, en cours de classement.

directement allusion à la résidence, et au contrôle sur le quartier, d'une famille puissante : "via circa la casa Peruzzi" (1368), "via da casa Rucellai" (1382), "via della volta de'Vecchietti" (1390), "via da casa gli Strozzi" (1382), "via di campo Corbolini" (1390)<sup>61</sup>.

Le second ensemble désigne des intersections, des carrefours, des cours aux dimensions diverses à l'intérieur d'îlots, jusqu'à atteindre la dimension de places: c'est le "canto degli Alberti" ou le "canto dei Bonaguisi", la "corte de'Donati", la "piazza de'Mozzi", ou la "piazza delle cipolle ò degli Strozzi", qui s'étend devant le palais de la famille. Dans certain cas, le patronyme s'intègre au nom d'une église, sur laquelle la famille avait, ou a encore, un droit de patronage: c'est la "piazza di S.Donato de'Vecchietti", la "piazza della Madonna degli Alberighi" ou la "piazza di S.Michele Berteldi dagli Antinori". Il peut également s'accoler à un objet public, donc la propriété est collectivement reconnue à la famille qui l'a offert, tel le crucifix des Vecchietti, ou les nombreux tabernacles qui s'égrènent tout au long des rues de la ville.

Avec le temps, le système se fossilise, à une date inconnue, et n'implique plus nécessairement la résidence de la famille dans la rue qui en porte le nom. Les Greci, famille citée par Dante, disparaissent au bas Moyen Age, les Ottaviani à la fin du XIVe siècle; à l'époque moderne, nombre de ces familles s'éteignent, les Coverelli au XVIe siècle, les Pescioni en 1626, les Benci en 1633, les Marsili vers 1650, les Alfani en 1696, les Macci au cours du XVIIe siècle, les Agli en 1705, les Giraldi en 1753. La toponymie urbaine devient alors mémoire.

Considérons dans leur ensemble ces noms de rues et de places qui conservent les noms de nobles familles florentines. Cette présence toponymique est quantitativement élevée : 60 rues, sur les 350 à 400 que compte Florence entre le XVIe et le début du XIXe siècle, et au total, un minimum de 75 patronymes utilisés pour désigner les divers lieux qui constituent l'espace urbain. Si l'on reporte cette information sur un plan de la ville, une image de la présence symbolique de la noblesse à travers l'espace urbain s'esquisse, légèrement décalée par rapport à celle que nous connaissons déjà. L'image que cette carte renvoie est en partie celle d'une réalité antérieure, la géographie sociale de la Florence médiévale, sans pour autant être l'absolu négatif de la Florence moderne. D'une part, les deux réalités se chevauchent en partie: quelques familles conservent leur localisation médiévale. Les Strozzi habitent jusqu'à leur extinction au XIXe siècle leur palais de la "piazza degli Strozzi"; les Guicciardini ou les Ginori résident encore actuellement dans la rue qui portent leur nom; plusieurs rues portant le nom d'une famille noble alignent toujours les résidences de plusieurs familles nobles, tels la via

---

<sup>61</sup> Ces exemples proviennent tous de ASF, manoscritti 179 : "L'Herma fiorentino ", *cit.*, p. 316-327; ils sont extraits de registres fiscaux de la seconde moitié du XIVe siècle.

de'Bardi ou le borgo degli Albizzi. D'autre part, la toponymie nobiliaire ne couvre pas la totalité du centre, où domine encore la Florence des "Arts", mais ne dépasse qu'exceptionnellement le tracé de l'enceinte du XIIe siècle.

S'il serait inexact de considérer que les deux réalités se complètent, la présence nobiliaire se trouve enrichie d'une nouvelle dimension temporelle; le foisonnement de cette mémoire complexe maintient ainsi au coeur du dispositif urbain une histoire parfois contradictoire, qui réunit les familles de magnats médiévaux comme les Agli, les Tornabuoni ou les Pazzi, un temps exclus de la communauté politique, aux grandes familles républicaines. La ramification irrégulière et contrastée de la toponymie familiale, des rues aux "chiassi" sans issue, des places aux "corti", accroît, et surtout légitime la cohésion symbolique entre la ville, saisie à la fois dans son histoire et dans sa réalité" physique, et la noblesse urbaine. La noblesse non seulement fait corps avec sa ville dont elle est à la fois l'histoire et l'illustration, elle est devenue constitutive de son propre espace.

La noblesse florentine sépare sans exclure : elle se répand à travers la quasi-totalité de l'espace urbain, mais elle boude le centre; elle vit dans un palais, mais dans la même rue que les artisans dont elle utilise les services, et qui se considèrent, en partie sous sa protection. Elle minimise les distances sociales, elle s'efforce d'atténuer les tensions en développant des liens verticaux, dont la paroisse, division la plus humble de l'espace administratif, semble bien être le cadre privilégié, mais elle ne partage pas la domination qu'elle entend exercer sur la ville, son espace, sa société. A Florence, l'espace social si particulier de la noblesse asseoit des rapports sociaux spécifiques qui, avec la mutation profonde qu'ont connue les structures confraternelles dans la seconde moitié du XVIe siècle et leur forte territorialisation, mêlent clientélisme et paternalisme, et donne une cohésion réelle à la société florentine. Ce qui ne saurait bien sûr exclure totalement conflits et violences.



**TABLEAU 1 :**

0

## RESIDENCE DES FAMILLES NOBLES A FLORENCE PAR PAROISSE (1713)

1

	NOMBRE DE FAMILLES NOBLES		NOMBRE TOTAL DE FAMILLES EN 1728		% DE FAMILLES NOBLE DANS LA PAROISSE
<b>Quartier de S.Giovanni</b>					
S.Maria del Fiore	20	3,7%	287	1,6%	7,0%
S.Lorenzo	52	9,6%	4134	23,2%	1,2%
S.Benedetto	1	0,2%	16	0,1%	6,2%
S.Cristofano	-	-	52	0,3%	-
S.Marco	8	1,5%	135	0,8%	5,9%
S.Maria degli Alberighi	-	-	225	1,3%	-
S.Maria Nipotecosa	-	-	89	0,5%	-
S.Michele Visdomini	27	5,0%	344	1,9%	8,4%
S.Michele delle Trombe	-	-	9	0,005%	-
S.Tommaso	-	-	49	0,3%	-
<b>total</b>	<b>110</b>	<b>20,3%</b>	<b>5340</b>	<b>30,0%</b>	<b>2,0%</b>
<b>Quartier de S.Maria Novella</b>					
S.Maria Novella	22	4,0%	482	2,7%	4,6%
SS.Apostoli	9	1,6%	122	0,7%	7,4%
S.Andrea	-	-	74	0,4%	-
S.Biagio	-	-	141	0,8%	-
S.Donato	1	0,2%	84	0,5%	1,2%
S.Leone	-	-	37	0,2%	-
S.Lucia	-	-	1153	6,5%	-
S.Maria in Campidoglio	-	-	11	0,06%	-
S.Maria Maggiore	17	3,1%	169	0,9%	10,0%
S.Maria degl'Ughi	5	0,9%	39	0,2%	12,8%
S.Michele Berteldi	11	2,0%	69	0,4%	15,9%
S.Miniato	-	-	59	0,3%	-
S.Pancrazio	21	3,8%	358	2,0%	5,9%
S.Piero Buonconsiglio	2	0,4%	58	0,3%	3,4%
S.Ruffilo	-	-	17	0,09%	-
S.Salvadore d'Ognissanti	7	1,3%	717	4,0%	1%
S.Trinità	17	3,1%	279	1,6%	6,1%
<b>Total</b>	<b>126</b>	<b>23,0%</b>	<b>3869</b>	<b>21,7%</b>	<b>3,2%</b>
<b>Quartier de S.Croce</b>					
S.Ambrogio	19	3,5%	961	5,4%	2,0%

S.Apollinare	4	0,7%	138	0,8%	2,9%
S.Bartolomeo	-	-	115	0,6%	-
S.Cecilia	-	-	46	0,3%	-
S.Firenze	4	0,7%	97	0,5%	4,1%
S.Jacopo fra Fossi	27	5,0%	268	1,5%	10,1%
S.Margherita	2	0,4%	63	0,3%	3,2%
S.Pier Maggiore	63	11,6%	1562	8,8%	4,3%
S.Procolo	19	3,5%	91	0,5%	20,9%
S.Remigio	10	1,8%	436	2,4%	2,3%
S.Romolo	1	0,2%	127	0,7%	0,8%
S.Simone	21	3,9%	610	3,4%	3,4%
S.Stefano	6	1,1%	130	0,7%	4,6%
<b>Total</b>	<b>176</b>	<b>32,5%</b>	<b>4644</b>	<b>26,1%</b>	<b>3,8%</b>

#### **Quartier de S.Spirito**

S.Felicità	31	5,7%	547	3,1%	5,7%
S.Felice in Piazza	20	3,7%	730	4,1%	2,7%
S.Frediano	44	8,1%	1360	7,6%	3,2%
S.Lucia de'Magnoli	14	2,6%	05	0,6%	13,3%
S.Maria sopr'Arno	11	2,0%	53	0,3%	22,6%
S.Maria in Verzaia	-	-	333	1,9%	-
S.Niccolò oltr'Arno	7	1,3%	446	2,5%	1,6%
S.Piero in Gattolino	-	-	253	1,4%	-
S.Spirito sulla Costa	3	0,5%	106	0,6%	2,8%
<b>Total</b>	<b>130</b>	<b>24,0%</b>	<b>3939</b>	<b>22,1%</b>	<b>3,3%</b>

---

<b>TOTAL</b>	<b>542</b>	<b>100%</b>	<b>17 792</b>	<b>100%</b>	<b>3,0%</b>
--------------	------------	-------------	---------------	-------------	-------------



**DISTRIBUTION DES NAISSANCES NOBLES A FLORENCE PAR PAROISSE  
(1740-1759)**

4

	PATRICIENS		NOBLES		TOTAL		POPULATION TOTALE EN 1730
<b>Quartier de S.Giovanni</b>							
S.Maria del Fiore	16	4,0%	2	2,0%	18	3,5%	2,6%
S.Lorenzo	52	13,2%	2	2,0%	54	10,6%	16,5%
S.Benedetto	1	0,2%	-	-	1	0,2%	0,1%
S.Cristofano	-	-	-	-	-	-	0,3%
S.Marco	2	0,5%	4	3,9%	6	1,2%	0,9%
S.Maria degl'Alberighi	-	-	-	-	-	-	0,8%
S.Maria Nipotecosa	-	-	-	-	-	-	0,6%
S.Michele delle Trombe	-	-	-	-	-	-	0,09%
Michele Visdomini	23	5,8%	6	5,8%	29	5,7%	4,1%
S.Tommaso	-	-	-	-	-	-	0,3%
<b>Total</b>	<b>94</b>	<b>23,8%</b>	<b>14</b>	<b>12,4%</b>	<b>108</b>	<b>21,2%</b>	<b>26,5%</b>

**Quartier de S.Maria Novella**

S.Maria Novella	15	3,8%	5	4,8%	20	3,9%	3,3%
SS.Apostoli	5	1,3%	-	-	5	1,0%	0,7%
S.Andrea	-	-	-	-	-	-	0,4%
S.Biagio	-	-	-	-	-	-	0,8%
S.Donato	1	0,2%	-	-	1	0,2%	0,5%
S.Leone	-	-	-	-	-	-	0,3%
S.Lucia sul Prato	1	0,2%	-	-	1	0,2%	6,4%
S.Maria in Campidoglio -	-	-	-	-	-	-	0,01%
S.Maria Maggiore	18	4,5%	4	3,9%	22	4,3%	1,1%
S.Maria degl'Ughi	7	1,8%	-	-	7	1,3%	0,3%
S.Michele Berteldi	6	1,5%	-	-	6	1,2%	0,3%
S.Miniato	-	-	-	-	-	-	0,3%
S.Pancrazio	11	2,8%	-	-	11	2,2%	2,0%
S.Piero Buonconsiglio	-	-	-	-	-	-	0,3%
S.Ruffillo	-	-	-	-	-	-	0,07%
S.Salvadore d'Ogniss.	4	1,0%	-	-	4	0,8%	4,0%
S.Trinità	13	3,3%	4	3,9%	17	3,3%	1,7%
<b>total</b>	<b>81</b>	<b>20,5%</b>	<b>13</b>	<b>11,5%</b>	<b>94</b>	<b>18,5%</b>	<b>22,5%</b>

**Quartier de S.Croce**

S.Ambrogio	4	1,0%	5	4,8%	9	1,8%	5,6%	5
S.Apollinare	4	1,0%	-	-	4	0,8%	0,8%	
S.Bartolomeo	-	-	-	-	-	-	0,5%	
S.Cecilia	-	-	3	2,9%	3	0,6%	0,2%	
S.Firenze	9	2,3%	-	-	9	1,8%	0,6%	
S.Jacopo fra Fossi	19	4,8%	13	13,6%	32	6,3%	1,7%	
S.Margherita	3	0,8%	-	-	3	0,6%	0,3%	
S.Pier Maggiore	34	8,6%	13	12,6%	47	9,2%	8,9%	
S.Procolo	9	2,3%	3	2,9%	12	2,4%	0,9%	
S.Remigio	6	1,5%	-	-	6	1,2%	2,1%	
S.Romolo	5	1,3%	6	5,8%	11	2,2%	0,6%	
S.Simone	15	3,8%	8	7,8%	23	4,5%	3,1%	
S.Stefano	12	3,0%	6	5,8%	18	3,5%	2,2%	
<b>total</b>	<b>120</b>	<b>30,4%</b>	<b>57</b>	<b>50,5%</b>	<b>177</b>	<b>34,8%</b>	<b>27,5%</b>	

#### **Quartier de S.Spirito**

S.Felicità	22	5,6%	9	8,7%	31	6,1%	3,2%	
S.Felice in Piazza	24	6,1%	4	3,9%	28	5,5%	5,1%	
S.Frediano	31	7,8%	1	1,0%	32	6,3%	7,4%	
S.Lucia de' Magnoli	10	2,5%	11	10,7%	21	4,1%	0,7%	
S.Maria sopr'Arno	2	0,5%	4	3,9%	6	1,2%	0,4%	
S.Maria in Verzaia	-	-	-	-	-	-	2,0%	
S.Niccolò oltr'Arno	9	2,3%	-	-	9	1,8%	2,1%	
S.Piero in Gattolino	-	-	-	-	-	-	1,7%	
S.Spirito sulla Costa	2	0,5%	-	-	2	0,4%	1,0%	
<b>total</b>	<b>100</b>	<b>25,3%</b>	<b>29</b>	<b>25,7%</b>	<b>129</b>	<b>25,4%</b>	<b>23,7%</b>	

---

<b>TOTAL</b>	<b>395</b>	<b>100%</b>	<b>103</b>	<b>100%</b>	<b>508</b>	<b>100%</b>	<b>74 678 h</b>	
--------------	------------	-------------	------------	-------------	------------	-------------	-----------------	--



LES FAMILLES "POSSIDENTI" A FLORENCE EN 1784

7

	familles de "possidenti"	nombre total % des familles	des "possidenti"
<b>Quartier de S.Giovanni</b>			
S.Maria del Fiore	38	357	10,6
S.Lorenzo	103	3408	3,0
S.Cristofano	-	69	-
S.Michele delle Trombe	-	18	-
S.Michele Visdomini	58	365	15,9
S.Marco	29	86	33,7
S.Tommaso	-	36	-
<b>total</b>	<b>228 29,3%</b>	<b>4339 23,4%</b>	<b>5,2%</b>
<b>Quartier de S.Maria Novella</b>			
SS.Apostoli	12	174	6,9
S.Andrea in Mercato Vecchio	-	115	-
S.Biagio	2	146	13,7
S.Donato de'Vecchietti	2	36	5,5
S.Lucia sul Prato	1	970	0,001
S.Maria Maggiore	21	200	10,5
S.Maria Novella	30	612	4,9
S.Maria degli Ughi	5	57	8,7
S.Michele Berteldi	7	81	8,6
S.Miniato tra Torri	-	74	-
S.Piero Buonconsiglio	-	93	-
S.Pancrazio	28	358	7,8
S.Ruffillo	-	60	-
S.Salvadore d'Ognissanti	16	694	2,3
S.Trinità	23	274	8,4
<b>total</b>	<b>147 18,9%</b>	<b>3944 21,3%</b>	<b>3,7%</b>

**Quartier de S.Croce**

S.Ambrogio	29		1154		0,2
S.Margherita	11		225		4,9
S.Michele in Orte	9		323		2,8
S.Pier Maggiore	112		1638		6,8
S.Remigio	19		508		3,7
S.Simone	22		713		3,1
S.Stefano della Badia	26		191		13,6
S.Stefano e Cecilia	8		325		2,5
<b>total</b>	<b>236</b>	<b>30,4%</b>	<b>5077</b>	<b>27,4%</b>	<b>4,6%</b>

**Quartier de Santo Spirito**

S.Felicità	45		711		6,3
S.Felicità in Belvedere	2		36		5,5
S.Felice in Piazza	63		1171		5,4
S.Frediano	31		1685		1,8
S.Giorgio dello S.Spirito	-		192		-
S.Maria in Verzaia	4		289		1,4
S.Maria sopra Arno	9		104		8,6
S.Niccolò sopra Arno	7		586		1,1
S.Piero in Gattolino	5		364		1,4
<b>total</b>	<b>166</b>	<b>21,3%</b>	<b>5148</b>	<b>27,8%</b>	<b>3,2%</b>

---

<b>TOTAL</b>	<b>777</b>	<b>100%</b>	<b>18 508</b>	<b>100%</b>	<b>4,2%</b>
--------------	------------	-------------	---------------	-------------	-------------